

Cette journée ne fut qu'un cri. Du moins, c'est le souvenir qu'elle en avait alors qu'elle jouait sur le tapis rouge du salon. Un jour de cris sans fin, de ceux qui lacèrent les chairs et éventrent les murs. Un orage en cascades successives dégringolant de l'étage, s'infiltrant sous les portes, inondant les parquets. Il emplissait le moindre vide. Un déluge interminable qui noie tout de son trop-plein, identique aux flots débordants d'une baignoire que l'on ne maîtrise plus. Enfin, le silence. Ce drôle de silence, en acouphènes, comme une pause ajournée encore troublée des dernières vibrations. Suivi d'un autre hurlement. Différent. Un seul, plus court, plus grave, évitant le poitrail. Un râle sombre, pénétrant, qui ravine le long des os de tous ceux qui l'entendent. La maison entière en avait tremblé sous la torture. Une dernière secousse. Et ensuite, plus rien.

Les premières douleurs avaient commencé tôt le matin, on avait fait chercher l'accoucheuse. Léontine, la future nourrice, apportait linges et eau chaude. Progressivement, les contractions s'intensifiaient. C'était une seconde naissance, l'affaire serait vite entendue. « La première a ouvert la route, alors l'second suivra ! » De violents élancements tordaient à nouveau le ventre et transperçaient les reins. « Pousse ma fille ! Allons, pousse don' ! » Léontine épongeait d'une ouate humide le front de la jeune femme. La journée s'allongeait, le travail s'éter-

nisait. Elle poussait toujours et criait plus fort, mais rien ne venait. Rien d'autre que la souffrance. Elle perdit connaissance à plusieurs reprises. Malgré l'impression des mains sur le ventre ici et là, les diverses positions imposées au corps, les chairs se meurtrissaient, l'enfant se présentait toujours par le siège et la mère s'épuisait. Lorsque l'accoucheuse demanda l'aide du médecin, il était trop tard. Les routes enneigées avaient fait le reste. Le nouveau-né tuait sa mère, lui dévidant les tripes dans d'atroces supplices. L'onde de choc avait paralysé la demeure. Le 20 novembre 1871, l'enfant lançait son premier cri. C'était un mâle, et il était vivant.

Pour sa sœur Charlotte, trop jeune pour se construire des souvenirs solides, avant cette date, il semblait qu'il n'y avait rien. Au fil de l'enfance, les premières traces disparaissaient de sa maigre mémoire. Avait-elle déjà prononcé le mot *maman* ? Celle-ci l'avait-elle embrassée, bercée, serrée contre son cœur ? La fillette s'accrochait au peu que son père voulait lui en dire et au profil peint à l'huile de trois quarts d'Antoinette suspendu au mur du salon. Un visage bordé de longues mèches brunes rehaussées à l'arrière d'un nœud de velours vert foncé. Discrètement, ce jour de cris devint le commencement d'une absence. Sa mère se résumait à un sourire agrippé à une toile de lin et à une date gravée sur une pierre froide.

Charlotte était née le 18 mai trois ans plus tôt. Ainsi, par hasard, la veille de ses dix ans, elle lut dans la presse, reçue quotidiennement par son père, qu'elle fêterait son anniversaire le même jour que Nicolas, futur Tsar de toutes les Russies. Elle en garderait une indéfinissable fierté, comme si ce millésime faisait de lui un frère de cœur. Charlotte grandissait entre Madeleine sa nourrice, son père l'élevant fidèlement au modèle maternel, Jeanne la cuisinière et René tout à la fois gardien, jardinier... factotum en somme. Elle les avait tous questionnés sur la naissance d'Hubert, mais aucun ne semblait disposé à lui répondre clairement. La fillette associa donc progressivement

la cause à l'effet. L'absence de l'une et la présence de l'autre. C'était très flou, pourtant, les deux semblaient inséparables. Au fur et à mesure, Charlotte devenait impitoyable envers Hubert. D'ailleurs, elle avait toujours trouvé ce bébé « pas beau ». Puis rapidement trop gros, trop braillard aussi. Seul le tétou de Léontine aspiré goulûment savait le faire taire.

Entre les deux naissances, Henri avait discrètement changé, se réfugiant derrière la distance polie qui marque la notabilité provinciale. Devenu plus soucieux sans doute. Doucement la tendresse, distante, mais toujours bienveillante envers son épouse et Charlotte semblait se dissimuler derrière la fougue toute guerrière qu'il exprimait dans ses affaires. Henri de Saint-Faulieux n'était point de haute lignée. Il avait hérité du patriotisme sans faille de ses aïeux, en même temps que de leur particule pour services rendus sur le champ de bataille aux côtés de Bonaparte. À quarante-huit ans, à la tête d'une fonderie à Saint-l'Évêque-les-Forges, grand pourvoyeur de canons contre les Prussiens et de rails pour l'Empire, il affichait la volonté farouche de construire son hégémonie industrielle. Comme la plupart des Français, il pensait que la victoire de Sedan serait rapide, celle d'Iéna, soixante-cinq ans plus tôt, résonnait encore dans tous les esprits. Depuis, le vent napoléonien avait tourné au-dessus des Ardennes, et à Paris la situation s'avérait mouvante. La foule installait la République aux Tuileries pour basculer aussitôt dans les affrontements sanglants de la Commune. Henri se sentit humilié par cette cuisante défaite, d'autant plus à l'annonce d'un tribut d cinq milliards de francs-or dont la France devait s'acquitter. « Ce n'est pas bon pour nos affaires ! Nous courons à notre perte... Ces Teutons de malheur veulent notre faillite pure et simple ! Vous verrez ! Notre faillite... », s'était-il alors écrié. En cette fin 1871, le décès d'Antoinette l'achevait.

Charlotte apprit bien plus tard qu'Antoinette et Henri avaient fait un somptueux mariage dont on avait beaucoup parlé dans le canton. Mariage d'amour, à n'en pas douter pour certains,

tant les yeux d'Henri se nourrissaient avidement de la beauté de son épouse, au nez droit et fin, aux lèvres d'un rose léger délicatement ourlées, posées sur une peau si pâle qu'on eût cru une figurine de Saxe. Régulièrement Henri rappelait à la fillette son héritage de la joliesse de sa mère. Mariage d'intérêt assurément pour d'autres. Les rumeurs commentaient à profusion l'épaisseur présumée de la dot de mademoiselle Gauthier, roturière certes, mais d'une riche famille de drapiers lyonnais. Mariage convenu à la hâte, disait-on également à couvert, les légers arrondis et l'ivoire de la robe laissant croire à quelques nuits déjà consommées. Sur le moment, Charlotte n'avait guère saisi les sous-entendus de ces révélations.

À l'abri de l'élégante demeure, une perle au milieu d'un parc ceint de hauts arbres, les enfants poussaient. Devenu taciturne, le regard paternel restait protecteur. Les deux nourrices faisaient au mieux pour offrir des bras plus cajoleurs. Hubert, toujours plus capricieux et indiscipliné, folâtrait dans un bruit permanent. Charlotte avait fini un jour par crever la peau de l'assourdissant tambour. Au grand regret de la fillette, celui-ci fut trop rapidement remplacé par un autre acheté chez un bimbelotier de Lyon.

Durant ses cinq premières années, Charlotte fut élevée dans la quiétude et l'insouciance que l'on réserve aux âges tendres. Les enfants étaient soigneusement tenus à l'écart des rages et des folies du monde. Simplement bercés entre dévouements des nourrices et leurs jouets, fragiles gardiens des traditions. La fillette devenait plus téméraire, curieuse de tout. Elle enviait chaque jour un peu plus les jeux de son frère et ses activités de plein air, particulièrement lorsqu'il descendait à toute vitesse l'allée du jardin sur son cheval tricycle. Elle convoitait tout autant son chemin de fer mécanique avec ses aiguillages, sa lanterne magique au Polichinelle faisant le pitre ou encore son coffret de « Physique Amusante » qui n'était en fait qu'un ensemble d'accessoires pour quelques tours de magie. Elle trouvait ces distractions plus vivantes. Ils n'avaient rien à voir

avec la charmante comédie mimée avec ses poupées ou sa « Boîte de Ménage » en porcelaine avec assiettes et service à thé ! D'ailleurs, elle s'en désintéressait progressivement. Seul un petit rossignol au chant divertissant, tournicotant dans sa cage colorée, n'était pas délaissé totalement. Il leur arrivait aussi de s'amuser ensemble à la toupie hollandaise, jeu sur table de petites quilles en bois, ou au palemail, ressemblant fort au croquet. Mais les récréations se terminaient rapidement en vives disputes, chacun d'eux étant mauvais perdant. L'un par caprice, l'autre par fierté. Combien de fois Charlotte fut-elle réprimandée de rentrer de quelques aventures avec les souliers râpés et souillés de terre ? Combien de fois gourmandée de revenir les dentelles déchirées d'un jupon accroché dans les arbres ? Quand les débordements fantasques d'Hubert semblaient si vite pardonnés... Indulgences au goût amer pour Charlotte, qui redoublait d'espiègleries envers Hubert. C'était sans fin.

Après le bain et le souper venait l'or des contes enchanteurs emportant les imaginaires enfantins jusqu'aux portes des rêves. Pour n'attrister aucun d'eux, chaque soir, deux histoires s'alternaient. Un soir les pirates détrônaient les princesses, le lendemain c'était l'inverse. Charlotte appréciait autant les paillettes des légendes d'Orient que les combats des récits d'aventures. Elle s'amusait beaucoup du sursaut de son frère apeuré, quand du livre Madeleine faisait surgir le vengeur Croquemitaine, venu assagir l'espiègle trop turbulent.

Henri restait vigilant et exigeant quant à la qualité apportée à l'éducation des deux enfants, à leur éveil et à leur instruction. Certes, Paris était doté de quelques collèges et lycées en héritage d'établissements jésuites ou militaires. Mais en province, n'en déplaise à monsieur Guizot, les écoles imposées aux communes par le ministère de l'Instruction nationale n'acceptaient encore que des garçons de plus de sept ans. L'enseignement y était réputé studieux, fort sévère et par trop dévotieux. Profondément anticlérical, Henri ne souhaitait aucunement confier cette tâche d'importance à l'arrogance de quelques calotins. Malgré

l'émergence des premières tracasseries financières, Henri fit appel à un précepteur au prix de menus sacrifices. Ainsi il avait vu juste, le lourd tribut payé à l'Allemagne avait privé la France de son or et artificiellement gonflé les richesses ennemies. La grande dépression se répandait en vibrantes ondulations sur toute l'économie mondiale et la sidérurgie en particulier.

Aux premiers bruits ferrés sur les graviers, Charlotte redressa la tête et resta figée par la captivante vision de cette fin de journée d'automne. Un cavalier remontait au trot l'allée principale, se soulevant légèrement de la selle à chaque enjambée. Sur la croupe de sa monture, deux grosses sacoches de cuir cahotaient en rythme. Arrivé au perron, l'homme mit pied à terre. Maintenant l'animal par les rênes, il demanda :

— Bonsoir mademoiselle, comment vous appelez-vous ?

— Charlotte, et j'ai cinq ans. Et le cheval, comment il s'appelle ?

— Elle s'appelle Voie-Lactée, c'est une fille.

— Un cheval fille ? Je peux la caresser ?

— Oui, si tu le fais doucement.

Tirant légèrement sur la muserolle, le cavalier abaissa la tête de sa monture afin de permettre à la petite main d'atteindre le dessus des naseaux. Charlotte câlinait doucement la jument quand Madeleine apparut dans l'encadrement de la porte. Elle salua d'une très furtive révérence le jeune homme qui déjà s'annonçait :

— Bonjour ! Je suis Louis Deschamps. J'ai rendez-vous avec monsieur de Saint-Faulieux, tout en accrochant les rênes de Voie-Lactée au premier balustre de l'escalier.

Sur l'instant, c'est tout ce que Madeleine et Charlotte surent de cette visite. Il leur fallut attendre la fin du souper pour en découvrir davantage. Enfants et nourrices entrèrent dans le salon. Louis, une épaule légèrement appuyée sur le dossier, était assis jambes croisées sur le long canapé de velours moutarde à fleurs pourpres. Il s'en releva à leur apparition. Henri était debout, un coude sur le dessus marbré de la cheminée :

— Approchez les enfants, je vous présente monsieur Louis Deschamps... Il nous arrive de Lyon et va vivre désormais ici...

Après une grosse bouffée tirée de son cigare, il reprit :

— Charlotte, cinq ans... te voilà grande désormais. Il est temps pour toi d'apprendre à lire et à écrire. Comme tu ne peux aller à l'école, monsieur Deschamps te fera l'enseignement. Dorénavant, dès neuf heures trente, Madeleine te conduira dans la bibliothèque où monsieur Louis donnera les leçons jusqu'au déjeuner. L'après-midi sera nourri d'observations de la nature et du monde animal, ou de découvertes de l'art comme la musique et la peinture. Ainsi, l'innocente initiation à l'exploration s'appuiera toujours sur l'apprentissage sérieux des socles de la connaissance.

— Hubert aussi va aller dans la bibliothèque ? demanda Charlotte qui se tortillait, les mains croisées derrière le dos.

— Non mademoiselle, il est encore trop petit. Il lui faudra attendre ses cinq ans, osa Louis.

Voilà enfin une distinction qui ravissait Charlotte ! Elle entra seule de plain-pied dans le monde des grands, contrairement à ce frère qu'elle pouvait maintenant fièrement rabrouer au sous-rang de « trop petit ». Décidément, Louis et Voie-Lactée lui plaisaient beaucoup !

Louis Deschamps, âgé de vingt-cinq ans, n'était ni beau ni laid, mais avait dans le regard cette douceur bleutée qui silencieusement vous enveloppe. Parfois le soir, une légère grimace se dessinait au bord des lèvres. Quelques douleurs lancinantes dans le bas des reins le tiraillaient jusque dans la jambe droite, héritage d'une balle prussienne qui avait bien failli lui coûter ses vingt ans, et l'avait expédié à l'hôpital militaire à Paris. Une fois rétabli, il décida de passer le concours de l'École normale. Il aimait lire, apprendre, découvrir le monde, et cette idée de l'apporter en noble partage lui était agréable. Certes, le métier d'instituteur n'était pas considéré comme pouvant « nourrir son homme ». Mais ses besoins quotidiens étant réduits, ce traitement ajouté à sa maigre pension d'invalidé de guerre devait

faire l'affaire. Étant donné son état, il estimait cet emploi plus accessible qu'une journée de labeur en usine. La formation prodiguée aux élèves-maîtres était sévère, et leur conduite, particulièrement surveillée. La préparation de l'élite de l'Instruction était à ce prix, disait-on au ministère. Le brevet de capacité en poche, Louis fut nommé à Lyon où il devait rester dix ans comme stipulé dans son engagement signé par le préfet. Malheureusement, les instructions morale et religieuse étaient, sans équivoque, les piliers de la connaissance à transmettre à la jeunesse. Louis n'avait nul désir de devenir le bras droit d'un curé, ni de se plier aux textes d'un diocèse dictant seul d'impérieux contenus. Il avait assez mangé de cette soupe-là durant ses deux ans d'école ! L'année suivante, un inspecteur primaire puis le recteur avaient recueilli à son sujet quelques renseignements « confidentiels ». Ils avaient fini par exclure Louis, suspecté officiellement de manque de vocation et d'une conduite trop légère.

Les hasards de la vie avaient fait le reste. Croisant un soir monsieur X, la semaine suivante monsieur Y, de coïncidences en aubaines, Louis avait rencontré monsieur Gauthier père lui annonçant qu'on recherchait un précepteur pour les enfants de son ex-gendre. Informant ce dernier par courrier de ses capacités et de sa disponibilité, il avait su convaincre. Henri de Saint-Faulieux avait répondu qu'il serait logé, nourri, et précisé le montant de ses émoluments. Tout convenait à chacun. Réunissant ses biens réduits à sa jument, ses livres, un costume et deux chemises blanches, il avait donné son congé à sa logeuse, abandonnant dans cette minable chambre mansardée casquette et longue redingote noire à liseré violet de normalien. Le cœur léger et l'esprit libre, il était prêt pour cette nouvelle aventure à Saint-l'Évêque.

La brume diaphane de ce matin d'octobre encapuchonnait maison et jardin. À l'extrémité du bras de Madeleine, Charlotte se traînait ensommeillée vers la bibliothèque. Quand la main de la nourrice se posa sur la clenche, son cœur se serra. Elle entrait

dans un univers mystérieux qui lui était spécialement réservé. Ce mélange tout enfantin de crainte de l'inconnu et de curiosité s'évapora aussitôt dans l'accueil amical de Louis. Sa voix était douce et chaleureuse :

— Bonjour mademoiselle Charlotte, comment allez-vous ? Avez-vous bien déjeuné ce matin ?

— Oui, du lait et trois gros morceaux de brioche !

— Il vous faut nourrir votre ventre avant que de nourrir votre tête. Souvenez-vous en toujours, les deux sont très importants.

Installée à une petite table que son père avait fait préparer, Charlotte l'écoutait sans bouger, même ses pieds ne se balançaient pas sous la trop haute chaise. N'eût-il pas été question ici d'enseignement laïque, on eût pu dire qu'elle l'écoutait religieusement. Au fil des séances, Louis plantait le décor : images colorées, noms en lettres calligraphiées. Certaines se dénommaient minuscules, d'autres majuscules. Charlotte avait l'impression de jouer avec le majestueux *C* de son prénom et celui plus petit du cheval, avec le grand *V* de Voie-Lactée dont les deux bras s'envolaient comme les ailes d'un oiseau vers le ciel... le ciel avec un *c* comme cheval. Tout s'éclaircissait, c'était magique ! Progressivement, chaque signe prenait sens, les sens se muaient en sons, et sa bouche donnait vie à toute cette joyeuse farandole. Les petits doigts malhabiles raidis sur le porte-plume, la main se faisait plus circonspecte. Les caractères semblaient réticents à se laisser coucher aussi aisément sur le lisse vélin.

Après le déjeuner et un léger repos, Charlotte retrouvait Louis dans le parc, par tous les temps et ce, malgré les vociférations de Madeleine qui se devait de suivre l'enfant partout. Louis avait suggéré d'emmener également Hubert dans ces découvertes botaniques, mais ses extravagants accès de caprice avaient forcé à le tenir éloigné. En toute quiétude, Charlotte découvrait les recoins d'un jardin qu'elle croyait pourtant connaître par cœur. Jamais elle ne s'était penchée ainsi sur les détails d'une feuille de chêne ni n'avait observé avec tant d'intérêt la progression disciplinée d'une colonne de fourmis en plein déménagement !

Henri s'enqu Coastait régulièrement des progrès de Charlotte. À l'approche de l'été, il prit plus largement le temps au cours d'un dîner de s'entretenir avec Louis, afin de faire le tour complet de l'année écoulée :

— Alors, monsieur Deschamps, que pensez-vous de notre petite Charlotte ?

— Comme je l'ai déjà évoqué auprès de vous, cette fillette est étonnante de curiosité, d'envie d'apprendre et surtout de bien faire !

— Auriez-vous décelé un domaine montrant quelques faiblesses ?

— Comme tout le monde, monsieur, comme tout le monde... Nous sommes tous loin d'être experts en tout.

— Certes, à la condition que les connaissances ne soient point majeures !

— Pour l'heure, nous avançons sur les principales matières à égale vitesse. La lecture se fluidifie, les premières additions et soustractions sont aisées. Une amélioration est à espérer pour ce qui est de l'écriture, la plume accroche encore le papier. Mais point d'inquiétude, cela viendra. Pour le reste... Le questionnement lors de nos découvertes naturalistes est approprié, et les déductions, sensées. Je trouve, monsieur, qu'étant donné son jeune âge, cette fillette se promet un bel avenir !

— Son avenir est de savoir tenir une maison... Voilà qui est fort bien, et que pensez-vous aborder à l'automne prochain ?

— Je pensais faire voyager mademoiselle Charlotte sur quelques cartes et mappemonde afin de glisser en douceur à sa troisième année sur un apprentissage plus académique de la géographie. Je prévois également d'introduire des notions de musique. Je préconiserai de l'emmener à deux ou trois petits concerts donnés à Saint-l'Évêque chez madame Ravizy, grande amatrice de piano m'a-t-on dit.

— Parfait, parfait... mais n'oubliez pas les bases, mon bon ami... n'oubliez pas les bases...

Henri emplissait à nouveau le verre de Louis d'un vin blanc exquis à la simplicité généreuse de la région :

— La vivacité de ce petit aligoté de deux ans est discrète, mais suffisante. Elle ne nuit point à la souplesse gourmande de ses notes fruitées... Qu'en pensez-vous, monsieur l'instituteur ?

— Là monsieur, en revanche, je vous avoue humblement mon ignorance. J'aime ce que l'on pourrait appeler les bons vins sans en maîtriser le vocabulaire ni la subtilité gustative. Je suis parfaitement incapable de reconnaître le moindre cépage, me contentant tout au plus du plaisir qu'ils me procurent en bouche. Tout comme cette roulade de dinde au lard ! Ma foi, votre Jeanne est un fin cordon-bleu.

— Il est vrai, Jeanne sait nous offrir bonne chère même lorsque la bourse se fait plus serrée. Pour le vin ce n'est pas grave, comme vous le disiez à juste titre, nous ne pouvons être experts en tout !

Après s'être asséché les commissures, Henri posa sa grande serviette blanche sur la table avant que de poursuivre, se reculant au fond du siège :

— En revanche, auriez-vous des notions de la langue anglaise ? Non que je nourrisse quelques affections particulières pour ces royalistes, mais étant donné l'ampleur de leur empire, je crois important pour les enfants d'apprendre leur jargon.

— L'idée est excellente ! D'autant que cela pourrait être fort utile dans vos affaires, si mademoiselle Charlotte ou monsieur Hubert venaient à vous second...

— Charlotte ? Comment, une femme ? Dans l'industrie ? !
coupa aussitôt Henri... Bon sang, vous perdez la tête ? Oui, ce sont assurément d'excellentes ouvrières dans le textile, je le tiens de mon beau-père. Mais un poste de second à la direction d'une industrie !... À l'heure où la révolution nouvelle est déjà en train de prendre trente ans d'avance sur l'artisanat et l'agriculture ! Et vous verrez... nous n'avons pas encore fini d'inventer de nouveaux produits, de nouvelles méthodes de fabrication...

Ne sachant qui, de l'aligoté ou du caractère passionné d'Henri, était à l'origine d'une telle verve, Louis laissa invecti-

ver son interlocuteur en veillant à ne pas intervenir avant qu'il ne se calme à nouveau. Il était fort tard, pourtant Henri proposa de poursuivre ce rappel historique des progrès industriels en fumant un petit cubain importé d'Anvers. Louis, prétextant une longue journée, préféra prendre congé. Pour le moment, la discussion était close.

Hubert envoyé à Lyon chez ses grands-parents maternels pour les vacances, Louis régulièrement absent, l'été de Charlotte fut solitaire. Voie-Lactée lui manquait... Elle profita alors de ces instants calmes pour aider Jeanne en pleine confection de grandes bassines de confiture. La pièce exhalait les fruits dorés et le sucre chaud. Debout sur un tabouret, elle était chargée de tourner la cuillère en bois d'une marmite de groseilles pour faire monter l'écume au-dessus du bouillon. La cuisinière était un petit bout de femme tout rond sous un sourire immuablement cordial. Son immense tablier enrobait aisément sa panse rebondie. De solides épaules supportaient sans peine des bras courts et charnus comme des jambons braisés, s'agitant sans cesse au-dessus des fourneaux. Jeanne était généreuse autant dans sa corpulence que dans sa nourriture. Une cuillère supplémentaire de crème épaisse arrondissait toujours une sauce, et quelques légumes ou morceaux de viande en rabeot parachevaient la vue d'un rôti, veillant bien en revanche à ne jamais rien gâcher. Avec l'été, potager et fruitiers prodiguaient mille bontés qu'il fallait mettre en pots. Ces florilèges colorés égaièrent les prochaines grisailles hivernales. Charlotte ne restait guère une fois la découverte passée.

La fillette retrouvait ses jouets avec moins d'entrain, préférant ses habituelles expéditions dans le parc. Elle refaisait régulièrement les parcours initiatiques découverts avec Louis. Charlotte expliquait longuement, avec le plus de précisions possible, tout ce qu'elle avait appris à la pauvre Madeleine déjà essoufflée de courir le jardin dans tous les sens et se

fichant éperdument des exposés de la gamine. Elle pouvait enfin récupérer quand Charlotte décidait de se plonger dans sa nouvelle activité de « grande » : la lecture. Assise sous les ombrages jouant dans l'air estival, Madeleine somnolait, bercée par Charlotte qui, le ventre allongé sur une large couverture, déchiffrait lentement et à haute voix *Les Malheurs de Sophie*. Son index suivait scrupuleusement chaque mot et chaque ligne pour n'oublier aucune miette. Les aventures se succédaient en petites histoires. Elle imagina Sophie se faire mordre le doigt parce que, trop gourmande, elle n'avait pas donné au poney le pain sur le plat de sa main afin d'en garder un morceau, et de le manger. « Ah, bien fait ! Voie-Lactée ne m'a jamais mordue, moi ! » dit-elle en souriant.

Avec ses fraîcheurs matinales et ses tapis de feuilles mortes, octobre s'annonçait, en même temps que le retour sonore d'Hubert ! La découverte de l'œuvre de la comtesse n'était pas tout à fait achevée. La reprise des leçons était aussi la perspective de nouvelles explorations. Louis arriva ce jour-là, portant le monde dans ses bras, des cartes et reproductions photographiques dans sa sacoche. La géographie se dévoila sous l'aspect d'une fascinante sphère tournante :

— Mais la terre, c'est de la bouillasse !

— Ce n'est pas que cela, c'est aussi une planète, cette grosse boule sur laquelle nous marchons, avec de la bouillasse, des champs, des pierres, des villes et des montagnes, tu comprends ? répondit Louis.

— La boule est trop petite, on ne peut pas marcher dessus !

— Celle-ci est ce que l'on appelle une mappemonde. Une maquette beaucoup beaucoup plus petite pour mieux voir la planète en entier.

Il laissait Charlotte faire tourner et découvrir le globe.

— Tu vois, nous sommes à peu près ici, en France, poursuivait-il en montrant de son doigt.

— Sur la boule, on est gros... euh... comme une fourmi ?

— Encore plus petits...

— Et comment on fait pour aller là ? questionnait déjà Charlotte.

— Là ? Tout ceci en bleu, c'est l'océan Pacifique. C'est une immense flaque d'eau très large et très profonde. Pour y aller, il faut prendre un grand bateau...

— Et pour aller là ? demanda-t-elle arrêtant son doigt plus bas.

— Tu viens d'arriver en Antarctique. C'est une grande étendue de neige et de glace tout le temps, même l'été. Et il y fait très froid.

— Brrr, dit-elle en croisant les bras sur sa poitrine, tout le temps ?

— Oui, là-bas, c'est presque toujours l'hiver.

— Moi, je ne veux pas y aller !

— Tu peux y aller si tu mets des moufles et une grosse écharpe en laine.

Charlotte était hypnotisée ! Après la lecture, elle se découvrait une seconde passion, le monde que Louis lui déposait là pour elle seule, tout entier à ses pieds. Ce globe fut le centre de tous les intérêts de Charlotte et de tous les prétextes d'enseignement pour Louis. Les pays et leurs habitants, les montagnes et les mers, les plantes différentes selon les climats, les langues...

— Here, I am in London. I speak english... dit un jour Louis.

— ...?! Je n'ai rien compris ! rétorqua la fillette, écarquillant les yeux.

— J'ai dit : « Ici, je suis à Londres. Je parle anglais. » Toute la terre ne parle pas comme toi et moi. En France, on parle le français, en Angleterre, les gens parlent l'anglais, au Japon, le japonais... Tu comprends ?

— Oui, j'ai compris. Et en Chine, le chinois... dit aussitôt Charlotte, levant déjà les yeux au ciel devant une telle évidence...

Louis ne put retenir un grand éclat de rire.

Novembre apporta une autre fantastique nouveauté. Ce soir, Charlotte n'irait pas au lit en même temps que son petit frère.

Pour mieux lui faire ressentir cette distinction, elle n'hésita pas à lui répéter cent fois dans la journée qu'« Elle » se coucherait à l'heure des grandes personnes. « Elle » devait aller avec son père et Louis chez madame Ravizy. « Elle » allait à un concert écouter de la grande musique ! Au moment de partir, le toisant d'un regard hautain, Charlotte croisa sur le palier Hubert déjà en pyjama. Elle, vêtue d'une robe à corsage cintré, dont l'organza ivoire drapait en transparence une doublure bleue. Des rubans turquoise traversaient le buste et venaient se nouer sur les épaules. Elle descendit l'escalier à pas lents, se redressant le plus possible. En bas, Madeleine lui ajusta le capuchon d'une longue pèlerine en flanelle bleu outremer. Devant le perron, René attendait avec la berline. Enfin la soirée... Illuminée de mille chandeliers féeriques, du feulement des jupes de soie et de taffetas se frôlant dans des sillons délicatement parfumés. Assis devant un long piano noir, un homme aux doigts graciles caressait le clavier.

Ici tout respirait l'opulence. Par trois fois, l'infortunée madame Ravizy s'était retrouvée veuve et avait eu la malchance de voir ses défunts maris laisser derrière eux des sommes plus que coquettes. Le premier, fort âgé le jour des épousailles, succomba étouffé d'un phlegmon à la gorge dès le deuxième hiver. La jeune éplorée filait aussitôt, sur les conseils de son médecin, soulager sa peine pour quelques mois à Reutigen. L'air pur des montagnes suisses lui avait fait, en effet, si grand bien, que la pimpante avait su attirer les bontés d'un banquier de Zurich, venu exercer sa passion pour l'alpinisme. Un fils était rapidement né de la seconde union. Les reliefs malencontreusement escarpés d'un sommet autrichien avaient eu raison de la cordée, et précipité Ulrich en contrebas avec guide et compagnons. Ayant une sainte horreur de la langue allemande, trop gutturale à son goût, la veuve et son fils revinrent en France s'installer dans la région lyonnaise. L'aisance financière et la quarantaine flamboyante permettaient à celle-ci d'abandonner régulièrement son rejeton au personnel de maison, au profit de soirées aussi fréquentes qu'étourdissantes. Monsieur

Ravizy, veuf et sans descendance, eut la faiblesse de répondre aux œillades impudiques et aux frivoles minauderies. À sa décharge, les formes bouillonnantes de la dame promettaient mille intrépidités. Le troisième époux, trop fringant pour son âge, s'était finalement décidé à mourir d'une crise cardiaque. La veuve Ravizy avait suffisamment de biens pour, désormais, apprécier le plaisir de se gouverner toute seule. Elle n'était plus si ardente, et l'ennui avait surtout fini par avoir raison de sa ligne. Elle mangeait à longueur de journée. Ce n'était pas seulement picorer çà et là quelques douceurs ou sucreries. L'office n'avait nul besoin d'attester les solides en-cas composés de pâtés de campagne, de poulets rôtis et de tomes de montagne, pris entre les repas quotidiens, les quatre replis d'un menton adipeux y suffisaient !

Un homme vint saluer l'hôtesse de maison avec théâtralité :

— Pétronille, chère amie, quelle divine assemblée vous nous offrez là !

Pétronille ? Cette grosse dame tortillant ses énormes fesses étouffant dans la robe rouge et dissimulant la chair flasque de ses bras sous des manches gigot s'appelait Pétronille ? C'était à mourir de rire, et Charlotte eut beaucoup de difficulté à se retenir. Ce prénom ne devait guère lui convenir. La dame en rouge chuchota aussitôt :

— Mon cher, je vous l'ai déjà dit... Oubliez ce grotesque prénom dont m'ont affublée mes maudits parents. Désormais, appelez-moi Marie-Louise.

La soirée fut exquise et étourdissante. La musique s'échappait en volutes cristallines... suivies de minuscules gâteaux de toutes les couleurs ! C'était magique ! Excepté ce garçon, Alexandre Ravizy, en tout point semblable à son frère, quoique peut-être encore plus bête. Dès le déjeuner du lendemain, Charlotte ne put s'empêcher de distiller à Hubert quelques détails aiguissant sa curiosité, sans trop en dire pour parfaire sa cruauté tout enfantine. « Je ne sais plus la musique, mais... c'était très beau !... » avait-elle dit, marquant une pause... « Et plein de gâteaux... très très bons... si petits... on peut

les manger en une fois !... tout doucement... du bout des doigts ! »... « Et il y avait plein de monde... mais que des grands bien sûr !... Dommage, à trois ans, tu es bien trop petit pour venir avec nous... » pour finir l'estocade, omettant volontairement la présence dudit Alexandre. D'une égale magie, les soirées se renouvelèrent tous les trois mois avec la même arrogance non dissimulée.

L'année défila à toute vitesse. Pour Charlotte, ce n'était plus le monde qui semblait se dévoiler sous ses yeux, mais l'univers infini. Occultant complètement l'existence de son frère, le rabrouant farouchement s'il insistait pour une partie de croquet ou de nain jaune, Charlotte vivait désormais en totale intimité avec la planète, ses habitants et dans l'espoir des prochaines réceptions chez madame Ravizy. La fin du printemps approchait avec ses guirlandes de chaudes journées. Louis proposa à Henri d'emmener Charlotte, en la présence garante de Madeleine, deux semaines sur l'île d'Oléron. Il pourrait ainsi mieux lui faire comprendre l'océan, la faune aquatique et l'influence de la lune sur les marées. Il fallait également prendre en compte sur ces semaines les jours de voyage, et bon sang, quel voyage ! Les préparatifs des malles, la location de la berline et de la maisonnette à La Cotinière, les espérances de prochaines découvertes... Excitée, Charlotte voulut tout savoir et fièrement participer à la mise en œuvre du projet ! Après tout, Hubert passait tous ses étés à Lyon, elle pouvait bien bénéficier de ces quinze jours, seule face à l'océan ! La Cotinière... À lui seul, le nom sonnait déjà comme une promesse d'aventures...

Charlotte ne fut pas déçue. Après les routes chaotiques et poussiéreuses lui faisant traverser la France, elle découvrit l'immensité de l'océan, l'infini de l'horizon, le vent en rafales, la traversée en bateau sur la houle tourmentée telle une gifle en pleine figure. Quand pour Madeleine, les vagues se révélaient du fond de son estomac.

Dès son arrivée à La Cotinière, Charlotte tomba sous le charme de cette minuscule maison du bord de mer toute

blanche noyée de lumière. Les volets étaient d'un bleu éclatant comme si on y avait accroché des petits morceaux de ciel. La douce musique maritime s'accordait dans le vent, le ressac en lent métronome d'une berceuse, les écumes dentelles s'accrochant dans les roches. Et tous ces parfums nouveaux qui lui chatouillaient les narines pour la première fois. Heureuse aux larmes, la fillette tomba dans les bras du jeune homme, l'appelant pour la première fois uniquement par son prénom :

— Oh merci Louis, merci, c'est comme un gros cadeau !

Fidèle à son avide curiosité, Charlotte voulait aussitôt tout voir et tout faire : la balade sur le port, la pêche à la crevette, mettre les pieds dans cette eau mouvante, ramasser des coquillages... et si elle l'avait pu, en une journée. Mais la fatigue du voyage et l'air marin eurent vite raison de ses insatiables désirs.

Le lendemain, la visite du port fut instructive, Charlotte n'avait jamais vu autant de poissons différents, de bestioles à pinces et mollusques en une seule fois. Les odeurs s'en dégageant n'étaient pas toujours agréables et l'obligeaient souvent à s'épingler le nez. Les jours suivants, elle était la première debout, déjà sur le pas de la porte à admirer l'océan :

— Louis ! Louis ! Réveille-toi ! Alors de l'autre côté de la mer, c'est l'Amérique ? demanda-t-elle, se replongeant aussitôt dans la grande carte de géographie.

— De l'autre côté de l'océan, oui c'est bien cela, c'est l'Amérique... Tu as tout compris !

— On pourra y aller ?

— Tu iras un jour si tu veux. Il faut presque trente jours pour naviguer jusqu'à New York. Tu prendras alors un très gros bateau, bien plus gros que ceux que tu as vus hier dans la rade. On les appelle des transatlantiques, comme de grandes et hautes maisons flottantes sur l'eau, avec des salons, des chambres, des cuisines...

— Ah... Trente jours ?... Ça doit être très loin alors... répondit Charlotte dans une moue déçue.

— Loin ne veut pas dire que l'on n'y arrive jamais... Rien n'est écrit à l'avance, demain reste à inventer.

Charlotte se répéta plusieurs fois « Loin ne veut pas dire jamais »... « Loin ne veut pas dire jamais »... l'ancrant dans un creux de sa mémoire.

— Alors on ira un jour ! Je te le promets ! conclut-elle.

Trois jours plus tard, Louis demanda à Madeleine d'habiller Charlotte d'une tenue plus légère permettant la baignade et l'apprentissage de la nage. Il la rassura aussitôt, précisant qu'elle serait présente sans avoir nullement l'obligation d'y plonger elle-même les pieds. Que ne lui avait-il pas demandé là ! Comment pouvait-on accepter d'exposer aux yeux de tous une jeune fille dans l'intimité de pareils dessous ! Pourtant, elle s'exécuta. L'aventure plut à Charlotte, amusée par l'eau turbulente venant lui caresser les orteils, puis les genoux ! Pour se réchauffer et se sécher, Louis proposa quelques mouvements gymniques faits de sautilllements sur place avec de profondes respirations et de grands moulinets de bras. Pour Madeleine, la coupe était pleine ! C'était scandaleux ! Pour sûr, elle ne manquerait pas de rapporter cet incident à monsieur Henri ! La suite du séjour fut gâchée par la mine renfrognée et suspicieuse de la nourrice. Au grand dam de la fillette, bien qu'intéressantes, les leçons se firent plus académiques. Déjà le jour du départ... Il fallait songer à rentrer à Saint-l'Évêque et ses tristes cheminées grises. Reprendre la bonne habitude des vouvoiements et des « monsieur Louis »... La bibliothèque paraîtrait assurément plus morose, plus petite, moins... moins aquatique ! Le voyage du retour fut inintéressant, entre une Charlotte attristée et une Madeleine bougonne.

À peine arrivée, Madeleine demanda à s'entretenir des « événements » avec monsieur Henri, choisissant son modeste vocabulaire pour souligner du mieux possible le caractère dégoûtant et le comportement honteux de ce gibier de potence ! À son tour, Henri convoqua Louis dans le bureau :

— Monsieur l'instituteur, Madeleine vient de me rapporter quelques incidents pour le moins fâcheux au sujet de votre attitude irrévérencieuse à l'égard de Charlotte...

— Irrévérencieuse ? Fichtre quel excès ! rétorqua Louis

— J'aimerais avoir vos explications !

— L'éveil de l'intelligence n'est rien sans un corps en bonne santé.

— Ne seriez-vous point rousseauiste, monsieur ?

— Non point ! Même si je pense que l'élément ludique permet de rompre l'ennui dans le processus éducatif, si l'on utilise à bon escient le goût naturel de l'enfant pour le jeu.

— La nudité n'est point un jeu que l'on enseigne à une enfant de sept ans !

— Monsieur ! Il ne s'agissait point de nudité, mais de tenue moins enjuponnée permettant de pénétrer plus aisément, sans risque de noyade, dans l'eau et de pratiquer ensuite quelques exercices physiques. Si je puis me permettre, notre future impératrice Eugénie prenait elle-même, alors qu'elle était jeune fille, des leçons de gymnastique avec le capitaine des sapeurs-pompier dans le salon rouge de la Préfecture de police ! Et sur la plage, les regards n'étaient point légion, il n'y avait à mes côtés que Madeleine et mademoiselle Charlotte. Cette dernière profitait de surcroît d'un air ô combien vivifiant !

Par la noble référence dans cette joute verbale, Louis avait été impérial et avait mouché Henri toujours très attaché aux Bonaparte. En revanche, il n'était pas certain de pouvoir rééditer facilement l'expérience maritime. Durant un instant, il redouta même que cet événement mette un terme à son contrat. Inquiète, Charlotte avait écouté derrière la porte l'altercation entre son père et Louis. Ce dernier n'étant pas renvoyé comme l'espérait Madeleine, Charlotte s'en était réjouie ! Sans être fâchés tout à fait, les deux hommes s'étaient quittés sèchement, mais poliment, et avaient évité soigneusement de se croiser les jours suivants.

Malgré cela pendant l'été, à la moindre occasion, Charlotte n'avait cessé de relater à son père toutes ses découvertes faites à La Cotinière... la pêche à la crevette, la lune et les marées, les mollusques ou les pinces sournoises... Gardant précieusement secrets les murs blancs imprégnés de soleil qui font plisser les yeux... L'eau blanchissant sur les flancs de la barque... Les poudres d'écume éclaboussant le visage à l'étrave du bateau... Le vent du large déposant sur les lèvres une saveur salée et ses caresses friponnes glissant sous les jupons... Comment expliquer tous ces infimes plaisirs ? Quels mots pouvaient convaincre son père de l'autoriser à retourner voir l'océan, lui qui n'avait que le brasier des forges et ces noires cheminées crachant leurs poumons encrassés pour tout horizon ?

Comment dire ces moissons océanes dans l'espoir d'un lointemps de l'autre côté du monde, là-bas plus loin que l'horizon qui avale les bateaux, quand on n'a que sept ans ?